

Temps et seuil

Jad Hatem

Tout temps n'est pas un devenir. Quand le sage désabusé clame qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil et que ce qui fut sera, il ne professe pas l'inexistence du temps, mais celle du devenir. Qu'il s'agisse de stagnation pure et simple ou de l'itération inlassable des mêmes faits, le temps paraît immobile. Rien n'avance. Tout est neutre. On ne peut déceler une direction. La vie somnole ou piétine sur place ou tourne en rond donnant l'impression d'un éternel présent lequel, simplement dit, n'est du temps que la suspension. Mais le présent non-éternel lui-même, pour autant qu'il ne soit que passage et, partant, évanescence, ou qu'il n'ait pas de sens aboutit à un résultat identique. Il revient finalement au même que tout passe ou qu'il n'y ait rien de nouveau car ceci et cela s'avère sans consistance. Sans différenciation interne le temps est pure indifférence qui ignore les tonalités affectives qui font telle expérience de peine se distinguer d'une expérience de joie et une période dense d'une autre qui ne l'est guère. Mais la dimension qualitative du temps vécu ne suffit pas à le déterminer comme un devenir ceci ou cela (« Rien ne bouge à changer l'admirable présent ¹ ») Pour qu'il y ait devenir, il faut qu'ensemble tout ne passe pas et qu'il y ait instance nouvelle de l'être (« Il se forme un tel creux au cœur du temps qui passe / Que les vieux bords penchent sur lui ² »). Seul l'événement comme tel apporte cet inédit qui oblige à reconfigurer le monde, à faire que le moi ne soit plus à chaque instant loin de soi. Pour cela est requise l'assomption de soi qui est le fait d'une subjectivité souveraine dans ses décisions et capable d'aller « À contre-temps de notre temps / Qui va sans cesse s'écoulant ³ ».

Or notre temps n'a de l'enchaînement horizontal de causes et d'effets que l'apparence. Il est rupture des niveaux et franchissement des seuils afin de permettre d'accéder à une réalité surprenante car il est temps d'un devenir, d'un devenir résolu de ceci ou de cela ou de soi-même (si telle est la tâche), et non pas cet insipide écoulement fluvial qui se conçoit comme un évidemment et la marque de l'impossibilité pour chacun d'être son propre maître — une réalité voulue qui n'est pas non plus le fruit d'une

1. Patrice de LA TOUR DU PIN (1983), p. 68.

2. *Ibid.*, p. 375.

3. *Ibid.*, p. 368.

évolution comme si le devenir pouvait autoriser la métaphore végétale et comme si une différence quantitative survenant chez qui est tout en compromis était la condition nécessaire et suffisante pour provoquer une différence qualitative et une préférence. Or il n'est pas de résolution possible sans l'assomption du devenu. Au lieu d'un « deviens qui tu es! » s'impose un « sois qui tu deviens! » quand le devenir est changement qualitatif moyennant une propulsion vers la hauteur (en conformité avec ce que la vie, selon Nietzsche, avoue à son propre sujet, qu'elle est ce qui doit toujours se surmonter⁴), ce qui ne se peut sinon par un congédiement et un saut, ou, pour le dire autrement, une position et, comme l'enseigne Schelling, une mise au passé du passé car ce n'est pas de lui-même que le passé se constitue par l'effet d'une incessante et imperceptible chute du fluent dans le néant. Ce qui à proprement parler devient ne le fait qu'à la faveur d'une crise, pas n'importe laquelle si la scission (*Scheidung*) doit aboutir à une décision (*Entscheidung*)⁵, autrement dit, à une position de la liberté par elle-même qui soit également la position d'un acte de la liberté abyssale. Pas de progression véritable sans outrepassage et altération. C'est dire qu'il n'y a pas de spontanéité dans le temps conçu comme la concaténation de la cause et de l'effet ou comme écoulement incessant. La spontanéité est ce qui fait advenir le temps comme devenir. Ne suffit donc pas d'être tendu en avant, ni même d'anticiper telle floraison ou tel désastre de la vie. Il y faut un processus qui ne procède pas régulièrement par palier, mais par un saut.

Le temps exprimé par la série A + A + A n'est aucun temps réel, dit Schelling, mais impuissance à produire du passé, ou à la rigueur une suspension, autrement dit un arrêt, de quoi empêcher le vrai temps de se déployer (temps plein qui est un organisme, une succession de temps), ce qui n'advient que lorsqu'on se pose en dehors de cette série (du temps apparent où un seul et même temps se répète sans s'agréger à un sens nouveau) dans une autre (celle du temps vrai consistant dans une succession de temps différents et séparés, autrement dit qui pose A comme véritablement passé). Il en résulte que la création n'est pas une simple continuation du mouvement précédent, mais qu'il est un mouvement tout à fait nouveau, un second commencement, soit A + B + C⁶. Ce qui donc met A au passé, ce n'est pas un mouvement immanent à A, lequel ne saurait rien produire d'autre que du A, mais l'autoposition de B qui est simultanément position de A comme passé, autoposition qui est commencement moyennant la scission. Insuffisante nous apparaît le simple constat établi par saint Augustin que son enfance est morte sans qu'il ne cesse d'être vivant⁷, comme s'il n'avait fait que glisser d'un âge à l'autre. Champion de la velléité est le dénommé Amiel dont l'aboulie a transformé l'existence en virtualité pure : « Je rêve tout éveillé, je vis en rêve, je rêve que je vis. Mais n'agissant pas, ne voulant rien, j'existe en dehors de moi-même, je ne me sens pas être⁸. » Qui manque de foi et d'amour est incapable de promettre et, ce faisant, de produire un avenir (« l'amour presse vers l'avenir, dit Schelling, car c'est seulement grâce à l'amour que le passé est abandonné⁹ ») ; il

4. Frédéric NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra*, II, 12.

5. Friedrich SCHELLING (1992), p. 81.

6. Friedrich SCHELLING (1969), pp. 160-161.

7. Jean-Jacques ROUSSEAU, *Les Confessions*, I, 6.

8. AMIEL, *Journal*, 27 juillet 1875.

9. Friedrich SCHELLING (1992), p. 104.

laisse les événements décider pour lui. Les jours se succèdent dans un faux présent de crainte qu'il n'y ait soudain, pour le sujet, à se précipiter dans la liberté abyssale.

Combien peu connaissent un véritable passé! Sans un présent vigoureux, résultant d'une scission de soi-même, il n'y a nul passé! L'homme qui n'est pas capable de s'opposer à un passé n'en a pas ou bien plutôt il n'en sort jamais mais vit constamment en lui¹⁰.

La scission de soi-même signifie une séparation d'avec soi. Dès lors qu'une part de soi est mise au passé, un présent éclot qui est susceptible de fonder un avenir. Où il apparaît que ladite scission n'est pas une simple contradiction interne, mais un auto-surmontement : « Seul l'homme qui a la force de s'élever au-dessus de lui-même est capable de se doter d'un véritable passé, seul il jouit d'un véritable présent comme il est seul encore à affronter un authentique avenir¹¹. » Au moment de l'auto-division, arrachement à la simplicité absolue, succède celui de l'indécision, succession de thèses qui s'annulent – jusqu'au moment où la balance penche d'un côté. Mais c'est fort mal s'exprimer, car la décision ne relève pas de la logique de la prépondérance quantitative. Ce n'est pas par moyen de glissement qu'on transgresse le seuil, mais par une élévation qui est un saut. Il s'avère que le seuil est une marche par-dessus le vide. « Combien naïtre nous scinde! » dit l'*Apocalypse* de Jean Grosjean¹² qui pense peut-être au cordon ombilical (physique ou psychique) qui doit être tranché. Et l'inverse est également vrai : c'est nous scinder qui nous donne de naître. On se rappelle que la création, selon la Genèse s'opère par une séparation. Exister, c'est émerger dans l'outre-seuil. Le clin d'œil de l'instant, ce presque rien qui fait tout, est une volte-face qui engendre le devenir et fait advenir le temps, le devenir soi comme un autre et le temps de ce devenir. Il faut du discernement pour concevoir une alternative réelle et de l'audace pour se séparer de soi afin d'échapper à l'émiettement et pour mettre en terre une partie de soi. Il n'y a de courage d'être que celui qui libère les puissances intérieures devant s'imposer à la personne.

Simmel a distingué deux modalités de la communication, le pont et la porte, qui toutes deux lient et séparent des portions de l'espace. Le premier relie le fini au fini, tandis que par la seconde (qui ouvre l'intérieur sur l'extérieur tout comme elle protège l'intérieur des intrusions de l'extérieur) on passe du limité à l'illimité, car dès lors qu'on franchit la porte, mille chemins s'ouvrent à l'homme. Eh bien, il nous est maintenant loisible d'ajouter une troisième modalité, celle du seuil comme commencement, disons : comme pénétration dans le neuf ou plutôt réalisation du neuf. De même que *porte* et *pont* supposent en l'homme, cet « être de liaison », l'obligation de « toujours séparer et de ne pouvoir relier sans avoir séparé »¹³, le seuil dissocie afin de relier par une élévation à la puissance. Or ce qui est ici dissocié ce ne sont pas des portions de l'espace, mais deux dimensions de la subjectivité jusqu'alors indifférenciées et qui perdront leur co-horizontalité (laquelle caractérise et *pont* et *porte*) au profit d'une

10. *Ibid.*, p. 22. Schelling fait remarquer que le présent (*Gegenwart*) repose sur l'opposition (*Gegensatz*), p. 84.

11. *Ibid.*, p. 143.

12. Jean GROSJEAN, *Apocalypse* (1962), « *Abyssus abyssum* », § 4.

13. Georg SIMMEL (1957), p. 6.

verticalisation produite par un double mouvement d'ascension et de descente. La subjectivité insinue en elle-même l'inégalité par quoi une partie réprime (sans l'anéantir évidemment) la partie refoulée. Alors que celui qui traverse un pont se transporte tel quel sur l'autre rive, y emmenant ses richesses et ses pauvretés, et que celui qui fait jouer la plaque tournante ne fait que donner du champ à l'exercice de sa liberté (en brisant la limitation au sein de l'intériorité) et de l'esprit de conquête, celui qui se gravit dans le triomphe de soi donne à la liberté de naître comme à l'être de commencer tout en maintenant la ligne de partage qui marque la frontière entre l'être et l'être advenu. Un double commencement par le fait de ce qui descend sous le seuil et par le fait de ce qui l'outrepasse. Distribution qui permet de distinguer de manière tranchante le passé comme époque et cela qui s'est passé. Seul le second sombre totalement dans le néant, le premier n'est que révolu et, à ce titre conservé puisqu'il est constitutif du présent au titre de ce qui a accompli son cycle pour servir de base. Il n'est pas révolu à la faveur d'une synthèse passive se déroulant continuellement, mais d'un acte. Il suit de là qu'alors que dans la conception d'une concaténation horizontale cela qui est passé est la cause du présent, dans la configuration verticale, c'est le présent qui est cause du passé, c'est lui qui se dote d'un fondement pour advenir tout en dégageant un avenir. L'aujourd'hui n'est pas un condensé d'hier. On constate par là que *notre* temps ne se laisse pas représenter par un sablier car si ce dernier maintient visible cela qui est passé, il ne peut espérer constituer un passé comme base du présent et encore moins lui assurer un avenir dans la guise de l'accomplissement d'une promesse ou d'une rédemption.

Un risque de malentendu doit être écarté. L'acte dont il est question appartient à la réalité et pose une réalité non à l'idéalité qui institue un passé convenant à un sentiment (comme lorsqu'on écrit à sa guise l'histoire). Dans les deux cas, certes, un jugement est porté sur cela qui fut, mais de telle manière qu'ici il le fait être comme passé et dans l'autre il se contente d'en manipuler la représentation.

Autre considération d'importance. Un regard rétrospectif se pose sur le passé comme lorsqu'on examine les fondations d'une demeure. Il arrive aussi que ce qui fut ne soit pas vraiment considéré comme révolu, comme parfaitement posé comme passé, et qu'il survienne dans le présent comme un rappel et une insistance et une invite (comme lorsqu'une femme naguère aimée se signale derechef à vous avec ses promesses renouvelées ou qu'un homme entré dans l'éthique est tenté par un retour dans l'esthétique), ce qui a pour effet, que le passé, en télescopant le présent, le hantant pour une restauration, le dévitalise en sorte que le devenir, ou plutôt l'advenu, s'en trouve menacé (thème d'*Une vieille maîtresse* de Barbey d'Aurevilly). Ou il n'y a eu qu'une apparence de saut ou il fut pratiqué avec un regard tourné en arrière. Mais de droit, le passage transliminaire est irréversible alors que ceux du pont et de la porte ne le sont guère (la traversée se pouvant faire également en sens inverse). Certes, il est loisible de demeurer dans l'ouverture pour en faire un état permanent et sur l'autre berge pour y inscrire toute nouveauté, il reste cependant que l'intérieur et l'extérieur, d'une part, l'en-deçà et l'au-delà se trouvent sur un même plan d'horizontalité et de quotidienneté qui admet que tout se compose et se recompose sans cesse dans un va-et-vient de déchéance et de progression – sauf qu'il est parfaitement admissible de soutenir qu'emprunter porte ou pont ou les deux soit un préalable obligé au franchissement

du seuil. Une révolution digne de ce nom, qui est une volonté du seuil, se prépare par les mises en relation du fini et du fini et de l'intérieur avec l'extérieur. Mais de portes et de ponts il y a également à user dans la région du transliminaire. Il est clair que la velléité est vaincue puisqu'on passe à l'acte. Ce n'est pas que quelque chose se produit ou arrive. L'acte suppose une adhésion de la personne, ou entière ou partielle : pont et porte séparent le oui du non, le je veux du je ne veux pas. Traverser suppose un engagement. Or ce qui caractérise l'acte transliminaire, c'est qu'il constitue la personne elle-même ou la reconstitue (dans le cas d'un deuxième acte transliminaire). Son oui à soi donne à tous les autres oui leur assise existentielle. Alors que porte et pont unissent le possible au réel, le seuil fonde le possible lui-même dans la mesure où il génère le temps et, comme dans la parabole de Kafka, se donne la Loi.

Que si l'on soutient que la mort est un trépasement, il y aurait à tenir compte de la différence entre la vision sémitique d'un état futur (l'au-delà) et la vision indienne d'une métempsychose réglémentée par le karma. C'est seulement dans le premier cas qu'un seuil est passé, du temps à l'éternité, d'une vie de tribulation à une vie définitivement jugée, tandis que dans le second cas une succession de ponts s'étale quasiment à l'infini. De ce côté-ci de l'être, ce passage semble relever de la passivité, car le plus souvent on meurt malgré soi. Mais de l'autre côté de l'être, le mouvement, pour celui qui admet une survie, est celui d'un acte.

La notion de « rite de passage » doit aussi être réexaminée. Dans ses formes spectaculaires, elle dit clairement que l'essentiel n'est pas dans la traversée d'un pont ni dans le franchissement d'une porte (large ou étroite), quelles que soient les perspectives nouvelles auxquelles ledit rite ouvre, car le nouveau n'est pas la perspective, c'est l'individu lui-même. Il devient autre. La preuve est qu'il meurt pour renaître dans le monde des dieux. Si les yeux de la foi ne suffisent pas à s'en rendre compte (comme lors du baptême chrétien), les symboles visibles et tenaces parfois irréversibles (comme la circoncision ou la subincision) sont implantés dans la chair du néophyte afin que son entrée dans l'ordre du sacré le revête tout entier et pas seulement de façon idéale (par l'octroi, par exemple, d'un nouveau nom). Ne l'oblige-t-on pas à se séparer de sa mère, laquelle le retenait dans l'ordre de la nature¹⁴ ? Mais tout ce qui a fait l'adolescence (ou l'homme ancien) n'est pas aboli pour autant. S'y opposent la métaphore du seuil et l'ontologie de l'humain. On peut faire mine de se comporter en pur esprit ou en brute accomplie, on ne devient jamais ni l'un ni l'autre. La condition humaine ne saurait être transcendée qu'en demeurant dans son propre cadre : auto-transcendance immanente.

Distingue la temporalité humaine d'une temporalité messianique (on doit à Gérard Bensussan le magistral développement de cette notion¹⁵) le fait que la première ne requiert pas une position du seuil par une intervention extra-humaine en sorte que le passage d'une époque à l'autre soit l'effet d'une puissance venue d'ailleurs capable de changer la face du monde en interrompant l'histoire et même en y mettant fin par un geste imprévisible dans sa forme bien que souhaité dans son contenu. Lui aussi l'instant messianique est franchissement de seuil, voire irruption de l'éternité dans le

14. Voir Mircea ELIADE (1976), pp. 33-38.

15. Gérard BENSUSSAN (2001).

temps, fracas et effraction, mais ce n'est pas la subjectivité elle-même qui l'assure et, d'ailleurs, elle n'en est pas maîtresse. « Le Messie peut venir à tout moment, déclare le Maharal de Prague, car il n'a pas de temps spécifique dans le monde¹⁶. » On a beau tenter de le lier à un temps que l'homme juge opportun (excès de malheur, perfection de la sainteté...), il demeure l'initiateur de l'événement à partir de l'extériorité. Le seul Messie à même, par son acte, d'initier l'événement à partir de l'intériorité est celui que chacun est appelé à être suivant Levinas (« Être Moi, c'est être Messie¹⁷ ») compte tenu du fait qu'on ne devient pas Moi, c'est-à-dire responsable de tous, que par un acte d'assomption. « Le Moi est celui qui s'est promu soi-même pour porter toute la responsabilité du Monde¹⁸. » Il doit pour cela déclasser le Moi de l'égoïsme et en rabattre les prétentions. Pour le dire autrement, l'un doit descendre en-deçà de soi (« Tenez ferme le signe de l'abaissement¹⁹ ») afin que l'autre monte au jour. Il y a ainsi deux seuils à franchir. Et cela se peut à chaque instant. Disons mieux, tout instant le réclame.

Il ne suffit donc pas d'avancer que pour les Juifs « l'avenir n'était pas un temps homogène et vide » pour qu'on puisse tirer la conséquence, comme le fait Walter Benjamin dans ses *Thèses sur le concept d'histoire*, que « chaque seconde est la porte étroite par laquelle le Messie pouvait entrer²⁰ », car il reste à se demander si cette seconde est un espace clos susceptible de subir une effraction (de l'extérieur) ou une germination perpétuelle qui offre la chance d'une transcendance (de l'intérieur).

Il est admissible de penser que le chemin par lequel le Christ se désigne dans sa déclaration qu'il est la voie, la vérité et la vie (Jean 14 : 6) s'avère être un pont puisqu'il conduit au Père par-dessus les flots du monde, ternes ou périlleux. Cela pourrait être aussi une porte, celle étroite dont il parle ailleurs (Luc 13 : 24) qui s'ouvre sur le Royaume de Dieu comme espace de la liberté. Ma conviction est qu'il se propose comme un seuil qui donne accès à la vérité et à la vie comme à des instances de transfiguration. Il convient à sa mission que lui-même, en son humanité, ait traversé des seuils comme l'attestent les épisodes de la tentation au désert et de l'agonie de Gethsémani. Pour cela, la période dense de la temporalité vécue, période chargée d'émotion, par exemple de compassion, densité de condensation de la douleur des siècles et non seulement de celle du monde présent ou encore de la foule privée de nourriture et de berger²¹ est encore infra-liminale car tramée dans la passivité.

L'essentiel est que, comme pour Dante, la traversée du feu purificateur induit une mutation de l'être qui est disposition à un surêtre : « Entre Béatrice et toi est ce mur²². »

16. Cité *ibid.*, p. 88

17. Emmanuel LEVINAS (1984), p. 129.

18. *Ibid.*, p. 129.

19. Patrice de LA TOUR DU PIN (1983), p. 68.

20. *Über den Begriff der Geschichte, in Gesammelte Schriften*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1972-1977, I, 2, p. 704.

21. « Les grands cœurs parfois condensent en un court instant d'atroce souffrance la somme des peines superficielles qui, chez les âmes plus faibles, se répartissent charitablement tout au long de la vie. En de tels cœurs, et bien que chaque douleur soit brève, cependant, si les dieux le décrètent, tout un siècle de tourment se ramasse dans une existence composée exclusivement de fulgurantes intensités, car ces nobles natures renferment, même là où elles sont insignifiantes, l'entière circonférence des âmes inférieures. » (Hermann MELVILLE [2006], p. 596.)

22. DANTE, *Purgatorio*, XXVII, v. 35.

On n'atteint pas l'absolu en empruntant un pont ou une porte ou même en escaladant une montagne. Il faut passer au travers de l'obstacle igné. C'est là expérience cruciale et initiation. Pour peu que l'étape antérieure se prolonge pour cause d'existence végétative ou de dérélition, une étape intermédiaire, périple dans la terre astrale de l'imaginaire, est à envisager comme il en advint à Dante jusqu'au moment d'avoir à rencontrer l'aimée. J'appellerai cet avant-seuil « le moment du cristal » en hommage au récit de George Sand *Laura Voyage dans le cristal*. Certains doivent prendre le détour de l'utopie et de la rêverie idéalisante avant de pouvoir s'établir dans le lieu de la réalité nouvelle, détour fécond (« il faut retrouver le vierge pour renaître²³ ») où le jeu des possibles et des fascinations se donne libre cours (car tout est entre-transparent dans le cristal et s'exprime dans une langue inouïe²⁴) en vue d'une sélection requise par le réel, d'une éventuelle élection par l'éternel féminin (« Vite, vite, ami, partons pour les féériques régions du cristal. J'y cours, suis-moi, si tu m'aimes²⁵ ») et finalement d'une prévalence, processus de la formation de la personnalité qui finit par aboutir à la décision et à ménager une aire d'envol, mais aussi détour périlleux car on risque de s'enfermer dans le cristal pour ne jamais faire qu'entrevoir le seuil comme une possibilité parmi bien d'autres et comme une fascination submergée par l'éclat d'autres fascinations. C'est un moment de cristal que le théâtre magique du loup des steppes où les mille âmes de Harry Haller cherchent à travers la multitude des portes quel seuil est à franchir. Peut-être aucun – auquel cas il convient de s'arracher d'un bond à la fascination d'être fasciné.

23. Patrice de LA TOUR DU PIN (1983), p. 68.

24. « Cependant Laura me parlait aussi, et je ne la comprenais pas Je crus d'abord que c'était en italien, puis en grec, et enfin je reconnus que c'était dans une langue tout à fait nouvelle, qui peu à peu se révélait à moi comme le souvenir d'une autre vie. » (George SAND, *Laura* (1865), pp. 29-30.) « Ami, me dit-elle en me parlant dans cette langue connue d'elle seule, qui avait le don de se révéler à moi subitement, ne crois pas un mot de ce que je t'ai dit devant mon oncle. » (*Ibid.*, pp. 50-51.)

25. *Ibid.*, p. 28.